doado

Anne Percin

comment devenir une rock star (ou pas)

rouergue

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Voici la saison 3 des aventures délirantes de Maxime. Il en rêvait, il l'a fait, ce groupe de rock dont il parlait tant en saison 2. Et il s'adjoint pour cela trois acolytes hallucinants : son oncle dépressif, un flic punk et un allumé costumé en télétubbies… Avec près de 25 000 exemplaires pour le premier tome, et 8000 pour le deuxième, ce troisième devrait installer définitivement Anne Percin comme l'auteur d'une série culte.

Anne Percin

Née en 1970 à Épinal, Anne Percin vit actuellement en Saône-et-Loire et partage sa vie entre l'enseignement et l'écriture.

Du même auteur :

Point de côté - 2006, rééd. 2012, Éditions Thierry Magnier.
Servais des Collines - 2007, Oskar.
Né sur X - 2008, rééd. 2012, Éditions Thierry Magnier.
L'Âge d'ange - 2008, L'École des loisirs.
N'importe où hors de ce monde - 2009, Oskar.
Bonheur fantôme - 2009, la brune, Rouergue.
À quoi servent les clowns ? - 2010, roman dacOdac, Rouergue.
Comment (bien) rater ses vacances - 2010, roman doAdo, Rouergue.
Comme des trains dans la nuit - 2011, nouvelles doAdo, Rouergue.
Le premier été - 2011, la brune, Rouergue.
Comment (bien) gérer sa love story - 2011, roman doAdo, Rouergue.

© Éditions du Rouergue, 2012
978-2-8126-0451-5
www.lerouergue.com

Extrait de la publication

Extrait de la publication

doado

Anne Percin

Comment devenir une rock star (ou pas)

rouergue

Extrait de la publication

You only live once,
and the way I live,
once is enough.

Frank Sinatra

(On ne vit qu'une fois,
mais quand on vit comme moi,
une fois, ça suffit.)

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Prologue

Sur les eaux glaciales de l'Oise, un cygne majestueux flottait comme une bouée. Tout en le bombardant de pain sec, je chantais à gorge déployée, si ce n'est à tue-tête (voire à perdre haleine, si vous aimez mieux). Pas de doute : j'avais un bon *feeling* avec ce volatile. C'est cet instant privilégié qu'a choisi un sportif pour débouler du sentier.

Les poumons chargés à bloc, je m'égosillais : *What's now is now/And I forget what happened then/I know it all/And we can still begin again*. Ça lui a causé un choc, au joggeur. Il a fait un écart pour m'éviter, a glissé sur les feuilles mortes craquantes de glace et s'est étalé, le cul dans la boue. On se serait cru dans ce jeu télé, *Total Wipeout*.

Il s'est relevé en se tenant le dos, et avant de repartir au petit trot, a balancé plusieurs jurons indignes d'une veille de Noël.

Remarquez, je peux le comprendre. Vous faites votre petit sport matinal un 23 décembre, histoire

Extrait de la publication

de préparer votre système digestif à recevoir sa ration annuelle de dinde aux marrons, quand tout à coup, *paf* ! Vous tombez nez à nez avec un d'jeun's qui hurle les paroles d'une chanson de Frank Sinatra.

Ça surprend.

La chanson, c'est *What's now is now*. Le présent, c'est le présent. Une phrase que je vous invite à méditer. Moi, en tout cas, je valide.

La meilleure chose à faire, c'est d'oublier ce qui s'est passé, et de tourner la page. Pas vrai ?

La dernière fois qu'on s'est croisés, vous et moi, j'étais en assez mauvaise posture. Si ça se trouve, ça doit vous réjouir, de me savoir en liberté. Avouez, vous vous faisiez du souçaï, grands fous !

Pour les badauds qui passent par là par hasard et qui entrent dans mon histoire parce qu'ils ont vu de la lumière, il convient de préciser que je me suis fait arrêter gare du Nord, à cause d'un téléphone de contrefaçon, juste au moment de prendre l'Eurostar, sous les yeux de ma chérie avec qui je partais en Angleterre. Une chouette arrestation, dans les règles de l'art, avec menottes et tout et tout. La classe, quoi. Puisque j'avais payé son billet et l'auberge de jeunesse à Londres, j'ai encouragé moi-même Natacha à partir sans moi et elle a disparu, happée par l'Eurostar, tandis que je subissais, seul, le joug de la loi (si c'est bien comme ça qu'on dit).

Extrait de la publication

Précisons d'emblée, si le sujet vous intéresse, que j'ai écopé d'une amende.

Vu l'état de mes finances publiques, c'était rude. Pour partir à Londres, j'avais en effet claqué tout l'argent durement gagné, ces derniers mois, grâce à mon boulot de répétiteur (en clair, je fais faire ses devoirs à un môme à la sortie de l'école). L'amende sur les contrefaçons représente une à deux fois la valeur des produits authentiques : comme mon téléphone *Sansong* imitait un smartphone d'une marque célèbre (je vous laisse deviner laquelle), j'en ai eu pour 150 euros. Mais c'est pas tout ! La loi sur les contrefaçons prévoyant « la confiscation pure et simple des produits copiés », je me suis retrouvé illico privé de téléphone portable. Tout juste m'a-t-on laissé récupérer la carte SIM. Pas très pratique pour passer le « coup de fil à un ami » que j'espérais. On se serait cru dans une émission intitulée *Qui veut perdre des millions ?*

Et j'ai beaucoup perdu, ce jour-là. Le pire, d'après moi, ce n'est pas le téléphone ni l'argent. Ni même ma fiancée, ni mes vacances gâchées.

C'est un truc plus subtil, plus précieux, un truc qu'on est peut-être obligé de perdre un jour, si on veut grandir un peu. (Non, ce n'est pas mon pucelage…) Appelons ça mes illusions. Ou le sens de l'honneur, qu'on croit indéboulonnable tant qu'on n'a pas été confronté à la crainte de passer trois jours en cellule.

J'ai eu droit au numéro classique du duo policier, « le gentil et le méchant », rôles tenus respectivement par une femme et un homme. Après m'avoir démontré par A + B que la contrefaçon signe la mort de l'industrie nationale, et que mon achat inconsidéré avait plongé une famille française dans la déchéance (j'imaginais déjà l'épouse de l'ouvrier vendant ses charmes, ses cheveux puis ses dents comme Fantine dans *Les Misérables*), le flic m'a interrogé sur le lieu de mon achat.

Si vous vous souvenez bien, j'avais acquis mon smartphone dans un pseudo « magasin d'informatique » tenu par des Sri-Lankais, rue du Faubourg-Saint-Denis, sur les bons conseils d'un homme appelé Satyakama. Sur le coup, j'ai refusé de le dire. J'ai prétendu qu'on m'avait offert l'objet pour mon anniversaire :

– Qui vous l'a offert ?

– Euh, un ami…

– Son nom ?

Le hic, avec les flics, en général, c'est qu'ils ont le droit de poser toutes les questions qu'ils veulent. C'est même comme qui dirait leur raison d'être. Si on ne veut pas répondre, on n'est pas obligé, ça ne les empêche pas de continuer d'en poser, toujours et encore. Et si, comme moi, on croit s'en débarrasser en bricolant un mensonge, on a intérêt à avoir une bonne mémoire, si on ne veut pas finir par se contredire. Or, la mienne est sélective : elle enregistre

Extrait de la publication

surtout des chansons. Parfois, j'ajoute des extensions de barrette mémoire, pour assurer au lycée. Mais le reste du temps, je suis en mode poisson rouge.

Tout ça pour dire que je me suis enlisé façon sables mouvants. Au bout de cinq minutes, après m'avoir baladé sur des fausses pistes en abordant des sujets qui n'avaient rien à voir, la femme flic m'a demandé pourquoi j'avais choisi un portable à double puce*.

Et là, comme une truffe, j'ai répliqué :

– C'était pour tester, j'en avais jamais eu avant…

Au moment où la phrase sortait, je me suis dit : Meeeeerde… Trop tard. Elle s'est engouffrée dans la brèche. J'ai eu beau essayer de rattraper le coup, en prétendant que l'ami qui me l'avait offert m'avait consulté sur le choix du modèle, je m'enferrais. La fliquette a eu un air presque compatissant, puis elle a dit :

– Vous savez qu'on peut vous garder là jusqu'à demain, si on veut ?

– Pour quoi faire ?

Elle a souri. Du coup, moi aussi. Je lui ai même balancé mon super sourire de toutes mes dents avec fossette incorporée – sourire que je n'osais jamais faire, de peur de paraître idiot, avant que Natacha me dise que c'était plus ravageur que ravagé. Mais le cœur de

---

* Coucou ! Ça va, vous ? Je vous ai manqué ? Bon alors, un double puce, c'est pour deux cartes SIM. Mais vous le saviez déjà, hein ? Vous m'avez tendu un piège pour qu'on se retrouve dans les bas de pages, à dire plein de grosses conneries qui font rigoler ! *Damned* ! Vous êtes très forts.

Extrait de la publication

la fliquette était à l'abri des balles. Son sourire s'est mué en rictus sardonique (ta mère). Elle s'est tournée vers son collègue masculin et lui a lancé :

– Vas-y, reprends-le. Moi, il m'énerve.

Puis elle est allée se planter face à un mur, histoire sans doute de se reposer la vue en contemplant un poster de la police. L'autre a enchaîné :

– Ouais. Bon. Écoute, gamin, on va pas rester là tout l'hiver à t'écouter débiter des salades. Plus vite on en aura fini, mieux on se portera. D'où il vient, ce portable ?

– Mais… Je ne sais pas !

Je me sentais de moins en moins convaincant. Faut dire que la douche glaciale de sa collègue avait lessivé ce qui me restait d'assurance.

– Maintenant, si tu persistes à nous mentir, on va pas s'embêter. Tu sais ce qu'on va faire ? On te laisse un peu ici. On va aller s'en griller une dehors, parce qu'on peut pas fumer dans les bureaux, tu sais. C'est la loi…

J'imagine qu'il testait mes nerfs, au cas où je serais fumeur et que ce supplice chinois me pousse aux aveux. Manque de bol… N'empêche qu'après leur départ, je me suis senti très, mais alors, très très bête, tout seul dans cette petite pièce surveillée par un agent sourd-muet qui faisait le plancton (comme aurait dit mon pote Kévin). J'étais au commissariat spécial de la gare du Nord, où m'avait traîné l'agent de la PAF qui m'avait interpellé, on m'avait confisqué

Extrait de la publication

mon sac, je n'avais plus de portable, plus de moyen de joindre Natacha ni ma famille.

Des années de fréquentation de films et séries policières m'avaient familiarisé avec la garde à vue : personne ne me l'ayant signifiée, je pouvais donc en déduire que je n'y étais pas… Ou plutôt pas encore : d'où la menace de me garder jusqu'au lendemain (une garde à vue peut durer 24 heures). Concrètement, j'étais quand même un chouïa dans le caca, si vous permettez, sans parler de l'amende, dont je me demandais comment j'allais la payer. Est-ce que ça valait vraiment la peine de jouer les gros bras façon *Prison Break* et de protéger par mon mutisme héroïque une poignée de trafiquants de contrefaçons importées du Sri Lanka ?

Je me tâtais.

Quand j'ai eu fini de me tâter, ils sont revenus. Ils avaient hyper bien géré le *timing*.

– Bon, a repris le flic sans plus de formalités. Tu te souviens, maintenant, où tu as acheté ton portable ?

J'ai baissé la tête et j'ai sobrement dit : Oui.

L'honneur (disait Georges Clemenceau), *c'est comme la virginité : ça ne sert qu'une fois*.

*

Après ce peu glorieux incident, je me suis retrouvé vers midi sur le trottoir de la rue de Dunkerque, mon

Extrait de la publication

sac sur le dos, devant une cabine téléphonique. J'ai exhumé de mon portefeuille une vieille télécarte, glissée là par ma mère quand j'avais quelque chose comme douze ans et demi. Il paraît que les télécartes d'avant 2003 contiennent des unités préhistoriques que France Télécom ne s'est pas résolu à invalider. C'était le moment ou jamais de s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une légende urbaine…

Alors que j'allais composer machinalement mon numéro à Ivry, j'ai imaginé la tête que ferait Alice en décrochant. Ma petite sœur, jalouse de mon escapade amoureuse à Londres, m'avait regardé préparer mes affaires avec une tête sinistre, la veille. Je voyais d'ici sa jubilation profonde, quand je lui annoncerais que je venais une fois encore de tout faire foirer… Quant à mes parents, n'en parlons même pas. Consternation et Désespoir seraient leurs noms de code. J'aurais pu me planquer quelques jours chez mes meilleurs potes, Kévin ou Alexandra. Mais leurs parents ne tarderaient pas à prévenir les miens, et ce serait reparti pour un tour. Mon employeuse, Mme F., mère d'un petit Gédéon à qui je faisais faire ses devoirs tous les soirs depuis trois mois, pourrait certainement me dépanner. Mais je me voyais mal m'y planquer quatre jours, c'est-à-dire jusqu'à Noël.

Restait Mamie. Revenir chez elle au Kremlin (Bicêtre, rappelé-je pour les *newbies*) c'était retrouver mon local de répète au sous-sol, les crêpes sessions, le chat Hector, sans oublier *Derrick* et

Extrait de la publication

Inspecteur Barnaby… Bref : tout ce dont j'avais abusé aux dernières vacances. À cette pensée, j'ai ressenti une grosse lacune au niveau motivationnel.

On aurait dit que j'étais pris dans une boucle spatio-temporelle, façon Bill Murray dans *Un jour sans fin*, je ne sais pas si vous voyez.

Décidant de m'en remettre au hasard, j'ai sorti de mon sac mon carnet ultrasecret, celui sur lequel je note des adresses e-mail ou des numéros de téléphone. J'y écris aussi des paroles de chansons et tout un tas de trucs qui ne servent à rien : slogans débiles, idées de cadeaux monstrueux (exemple : utiliser le service « broderie personnalisée » des catalogues pour offrir des serviettes en éponge avec des messages horribles, genre *Gros porc, tu vas crever*)… Je l'ai feuilleté rapidement jusqu'à tomber sur un carré violet, issu du bloc-notes de Mamie. Dessus, griffonné à la hâte l'été dernier, le 06 de tonton Christian.

J'avais échangé avec lui quelques coups de fil au moment où Mamie était encore à l'hosto. Après quoi, je l'avais rappelé pour qu'il vienne la chercher en voiture, et c'est avec lui que nous avions attendu, à l'aéroport de Roissy, mes parents qui revenaient de Corse.

Bon, alors, mon tonton, que je vous explique : il a six ans de moins que mon père, dont il n'a ni les traits ni la forte personnalité. Autant dire que

ce sont quasiment des étrangers. D'autant plus que mon oncle est persuadé de ne pas être le fils de mon grand-père*. Le seul point commun qui existe entre eux, c'est leur passion d'ado pour la guitare. J'ai même découvert qu'ils avaient formé une sorte de duo rock sobrement appelé *The Mainard's Brothers*. Depuis quelques années, Christian habite à Creil, dans l'Oise, dans la grande banlieue nord. Histoire, sans doute, de s'opposer à son frère, qui n'a pas quitté la banlieue sud… (On a les rébellions qu'on peut.) Je ne sais pas trop ce qu'il y fait, à vrai dire, et on ne le voit guère aux réunions de famille. Il lui arrive de se pointer chez nous de temps en temps, toujours en solo, car on ne lui connaît aucune vie amoureuse. Bref : c'est un professionnel de la *lose*.

Et par conséquent, le candidat idéal pour héberger un neveu en rupture de ban ! J'ai composé son numéro et je suis tombé sur sa messagerie : je ne tarderais pas à apprendre que, par principe, Christian ne décroche jamais son téléphone. Il appelle ça *filtrer ses appels*… À ce stade, j'appelle ça de la rétention. Ce n'est plus un filtre, c'est un bouchon.

Je lui ai laissé un message assez confus, où j'essayais de le préparer mentalement à l'idée de voir débarquer son neveu unique et préféré dans un délai

---

* Si vous avez lu *Comment (bien) rater ses vacances*, comme toute personne sensée, vous vous souvenez que mon oncle, au moment de l'hospitalisation de Mamie, m'a honoré des ses confidences : il est persuadé d'être le fils bâtard que Mamie aurait eu avec un amant brésilien. Info ou mytho ? Affaire à suivre…

Extrait de la publication

compris entre une et deux heures… Je raccrochais tout juste le combiné gris avec lequel tu peux assommer un bœuf, lorsque le téléphone a sonné. Familier que je suis de ce genre de matériel, j'ignorais qu'un téléphone de cabine pouvait sonner…

– Allô ? ai-je chuchoté, comme si j'étais dans un film d'espionnage.

– Maxime ? Mais t'es où ?

Il ne s'est même pas présenté. Pas la peine, cette voix douce bouleversée par l'angoisse existentielle, ça ne pouvait être que lui : Tonton Déprimos, fils naturel de Caliméro et de Woody Allen.

– Salut, tonton. Je t'appelle d'une cabine, à Paris. Enfin non, techniquement je t'appelle pas, c'est toi qui m'appelles. Enfin, je crois.

– Mais qu'est-ce qui se passe ?

J'ai eu envie de l'inquiéter encore un peu plus :

– En fait, j'ai besoin que tu me planques. Je suis en cavale…

– En cavale ? Qu'est-ce que t'as fait ?

– Euh… J'ai acheté un téléphone à 7 euros.

Il y a eu un silence.

– Mais t'inquiète, j'ai payé ma dette à la société ! Je dois 150 euros à l'État français, j'ai dénoncé une pauvre famille sri-lankaise immigrée pour sauver les fesses d'une grande marque coréenne multimilliardaire. Je suis un Homme, un vrai.

Re-silence. Et puis, d'une voix lasse, il a répondu :

– Bon. Je pige rien, mais je t'attends.

Extrait de la publication

C’est beau, la famille.

On n’irait pas jusqu’à dire qu’on se comprend, mais au moins, on se soutient.

Extrait de la publication